

BLËNEAU, bourg de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kil. S.-O. de Joigny, sur le Loing. Pop. aggl. 1,260 hab. — pop. tot. 1,892 hab. En 1652, les environs de Bléneau furent le théâtre de deux combats entre les frondeurs et les troupes royales : dans le premier, Condé vainquit Hocquincourt, et dans le second, il fut vaincu par Turenne, qui sauva ainsi la cour retirée à Gien.

Bléneau (COMBAT DE). Mazarin, obligé de quitter la France pendant les troubles de la Fronde, venait d'y rentrer les armes à la main, prêt à faire face à ses ennemis. Renforcé de deux maréchaux de France, Hocquincourt et la Ferté-Senneterre, il avait rejoint la cour dans les provinces du centre, où elle s'était rendue pour raffermir les incertains et dompter les rebelles (1652). Dans les premiers jours de février, elle reprit le chemin de la Loire, et se plaça, avec l'armée mazarin, entre ce fleuve et la Seine, qu'elle remonta dans la direction d'Orléans. Du côté des frondeurs, le duc de Nemours, avec 6 ou 7,000 soldats, venait d'opérer sa jonction avec le duc de Beaufort, son beau-frère, qui commandait la troupe du duc d'Orléans, cantonné dans Paris, dont il était moins le maître que le parlement. Après un combat livré à Jargeau, où Turenne, avec quelques soldats seulement, repoussa le duc de Beaufort, la cour alla s'installer à Gien, tandis que les généraux frondeurs tenaient conseil dans Orléans. Ils avaient 11 à 12,000 hommes contre 8 à 9,000 ; mais, aussi malhabiles que peu d'accord, ils étaient complètement incapables de profiter de cette supériorité contre un adversaire tel que Turenne.

Tout à coup, les rebelles reçurent comme par miracle l'appui d'un chef tout autrement redoutable. Le 1^{er} avril, le bruit se répandit dans le camp que *M. le Prince* était arrivé. La nouvelle était vraie : Condé, dégouté de la guerre de Guyenne, où tout son génie ne pouvait parvenir à faire tenir ses nouvelles levées contre les vieux soldats du comte d'Harcourt, était accouru au nord de la Loire. Déguisé en simple cavalier, il partit d'Angers le 24 mars, avec La Rochefoucauld et sept autres personnes, franchit en sept jours, à travers mille dangers, tout le pays entre la Garonne et la Loire, et prit le commandement de l'armée à Lorris en Gâtinais.

Mettant aussitôt à l'œuvre sa prodigieuse activité, il se jeta sur Montargis, qu'il occupa sans résistance, feignit de vouloir se diriger vers la Bourgogne, puis marcha droit sur les quartiers de l'armée royale, qui avait passé la Loire à Gien et s'était campée, en deux divisions, sous Hocquincourt et Turenne, à Bléneau et à Briare. Croyant n'avoir à redouter aucune surprise, le maréchal d'Hocquincourt avait commis la faute de trop disperser ses quartiers. Condé, rapide comme la foudre, les coupa en deux, les pilla, les incendia, répandit partout la terreur et la confusion, et rejeta l'infanterie dans Bléneau après avoir mis la cavalerie en pleine déroute. A cette nouvelle, Mazarin, consterné, vint à Gien au milieu de la nuit, réveille le roi, et lui annonce que le vainqueur de Rocroi marche sur la cour l'épée à la main. La panique est à son comble, et la cour parle déjà de couper le pont de Gien et de s'enfuir à Bourges. Si ce parti eût été adopté, et que les troupes royales eussent repassé la Loire en désordre, nul ne saurait dire quelles eussent été les conséquences de la victoire de Condé, dans l'état de fluctuation universelle où la France se trouvait alors. Mais l'immortel capitaine qui avait déjà arraché le jeune roi à un grand péril allait le sauver de cette humiliation. A la première nouvelle des événements qui se passaient à Bléneau, il était accouru de Briare à la tête de 3,500 hommes seulement, tandis que Condé en comptait 14,000 sous ses ordres. En même temps, il envoyait rassurer la cour, l'engageait à rester à Gien et répondait de sa sûreté. Puis, avec un coup d'œil et une célérité admirables, il s'établit dans une grande plaine entre un bois, un marais et des collines. Au milieu, s'élevait une chaussée de terre, où deux escadrons pouvaient à peine marcher de front. Condé abandonna aussitôt la poursuite d'Hocquincourt pour faire face à ce nouvel ennemi. Il observa la position de Turenne, qui l'attendait avec impassibilité ; comme un lion furieux, il portait partout des regards dévorants, cherchant un endroit favorable par où il pourrait déboucher dans la plaine, pour écraser un adversaire qui n'avait qu'un soldat à lui opposer contre trois. Condé ne vit que la chaussée, et il s'y engagea résolument. Turenne laissa quelques corps s'avancer, feignant lui-même de battre en retraite pour exciter l'imprudente confiance de l'ennemi. Mais faisant tout à coup volte-face, il tomba sur les troupes de Condé et les mit dans une effroyable confusion. En même temps, il fit pointer ses canons sur la chaussée, où, en quelques instants, 400 hommes trouvèrent la mort. Le prince, reconnaissant trop tard sa faute, se hâta de faire sonner la retraite, pour échapper à un désastre complet. La nuit suivante, les deux armées se tournèrent le dos et se retirèrent, les rebelles à Châtillon-sur-Loing, les troupes royales à Briare.

Jamais la cour ne s'était trouvée exposée à un danger si imminent ; mais jamais non plus elle ne prodigua tant d'éloges à Turenne. Dans l'excès de sa joie, la reine mère lui dit publiquement : *Vous venez de mettre une seconde fois la couronne sur la tête de mon fils* (avril 1652).

BLËNHEIM ou **BLINDHEIM**, village de Bavière, cercle de Souabe-et-Neubourg, sur le Danube, à 35 kil. N.-O. d'Augsbourg ; 600 hab. Célèbre par la victoire des Anglais et des impériaux, commandés par Marlborough et le prince Eugène, sur les Français et les Bavares, le 13 août 1704. On donne communément à cette victoire le nom de bataille d'Hochstädt.

Blenheim (BATAILLE DE). Nom que les Anglais donnent à la célèbre victoire que Marlborough a remportée sur les Français en 1704, et qui, dans notre histoire, a pris le nom de bataille de *Hochstädt*. Les deux articles suivants montreront toute l'importance que les Anglais attachent au nom dont ils ont baptisé cette sanglante journée ; mais plusieurs batailles qui portent exclusivement dans notre histoire le nom de *Hochstädt* s'étant livrées au même lieu, nous renvoyons le lecteur à ce dernier mot.

Blenheim (LA CAMPAGNE DE), poème d'Addison, composé en mémoire de la bataille de Blenheim. La description de cette bataille est la partie la plus remarquable de cette composition, que termine une image par laquelle le poète compare la Grande-Bretagne à un messager céleste, qui, sur un signe du Très-Haut, s'élève au milieu des orages et, gardant son calme et sa sérénité, dirige et apaise la tempête en fureur. Cette comparaison flatte beaucoup l'orgueil national, et le lord trésorier, sans attendre l'achèvement du poème, gratifia l'auteur d'une charge lucrative. Les vers de cette pièce sont des vers rimés ; la diction est correcte et cadencée, comme il convient à une production de l'âge classique. C'est ce qu'Addison a fait de mieux en poésie, et M. Taine a peut-être été un peu trop sévère dans le jugement qu'il a porté sur ce poème : « Son principal morceau, la *Campagne*, est un excellent modèle de style convenable et classique. Chaque vers est plein, achevé en lui-même, muni d'une antithèse habile, ou d'une bonne épithète, ou d'une figure abrégée. Les pays y ont leur nom noble : l'Italie s'appelle l'Ausonie ; la mer Noire s'appelle la mer Scythique ; il y a des montagnes de morts et un fracas d'éloquence autorisé par Lucien ; il y a de jolis tours d'adresse oratoire imités d'Ovide ; les canons sont désignés par des périphrases poétiques, comme plus tard dans Delille. Le poème est une amplification officielle et décorative, semblable à celle que Voltaire arrangea plus tard sur la victoire de Fontenoy. » Sans doute, la *Campagne de Blenheim*, qui charma si opportunément le lord trésorier Godolphin, n'est qu'un bulletin versifié (*gazette in rhyme*) ; et ce morceau, comme les autres productions poétiques de cette période (1689-1727), est empreint du goût français ; mais la correction et l'élégance du style, le nombre et la vigueur du vers, un tour d'imagination agréable et fin, sont des qualités qui ne méritent le dédain d'aucun homme de goût.

BLËNHEIM-PARK, village d'Angleterre, comté d'Oxford, à 96 kil. N.-O. de Londres ; 107 hab. Ce village fait partie du domaine sur lequel le parlement anglais fit construire un magnifique château pour l'offrir à John Churchill, duc de Marlborough, en récompense de la victoire qu'il avait remportée, en 1704, sur les armées française et bavaroise, près des villages de Blenheim et d'Hochstädt. L'architecte fut John Vanbrugh. Le parlement accorda un demi-million sterling pour la construction de cette résidence, et, pour sa part, la famille du duc consacra aux embellissements des sommes considérables. Du côté de Woodstock, l'entrée de Blenheim est formée par un arc de triomphe d'ordre corinthien, érigé en l'honneur du duc de Marlborough par sa femme, la duchesse Sarah. En pénétrant dans le parc, on voit, à droite, une colonne de 40 mètres de haut, y compris le piédestal, sur laquelle est placée la statue du duc, portée par des captifs et entourée de trophées. En face, un pont d'une belle architecture est jeté sur une vaste pièce d'eau, et au bout se déroule la façade principale de l'édifice, dont le centre est occupé par un superbe portique décoré de six colonnes d'ordre corinthien. L'intérieur est distribué avec goût. Malheureusement, un incendie a détruit, en 1861, une partie des trésors d'art renfermés au château de Blenheim. Avant ce sinistre, on y remarquait, outre un grand nombre de salles magnifiquement décorées, le salon principal, orné de peintures exécutées par James Thornhill, et représentant d'une façon allégorique les victoires du duc de Marlborough. La galerie de tableaux de maîtres, une des plus riches de l'Angleterre, comptait plusieurs œuvres capitales de Rubens, de van Dyck, de Wouwermans, de Kneller, de Rembrandt, de Teniers, du Guaspre, de Paul Véronèse, du Titien, de Carlo Maratta, etc. On y voyait encore une belle collection de chinoïseries, et une bibliothèque fort riche. Les jardins et le parc sont très-pittoresques. On assure que les arbres ont été plantés suivant la disposition des troupes à la bataille de Blenheim.

BLËNIO. V. BLEGNO.

BLËNKER (Louis), révolutionnaire allemand, puis général au service des États-Unis, né à Worms, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, en 1812, mort en 1863 dans l'Etat de New-Jersey. Fils d'un ouvrier orfèvre, il fit son apprentissage dans le m

corps de métier, et, à l'âge de vingt et un ans (1833), il s'engagea parmi les 3,500 hommes levés par Othon de Bavière, lorsque ce prince alla occuper le trône de Grèce. Blenker resta pendant quelques années dans ce pays comme soldat de la légion bavaroise, et atteignit avec beaucoup de peine le grade de sergent. Lorsque cette légion fut licenciée, en 1837, il reçut le brevet de lieutenant et revint à Worms, où il suivit d'abord des cours de médecine, puis fit le commerce de vins et se maria. Nommé commandant de la garde civique de sa ville natale lorsque éclata la révolution de 1848, Blenker, intrépide soldat, sinon tacticien habile, rejoignit l'armée nationale et réussit à battre l'armée badoise le 10 mai 1849. Beaucoup de soldats du grand-duc renforcèrent les rangs de sa troupe. Après avoir occupé Worms deux fois et dirigé une démonstration contre Landau, il rallia tous les éléments de la défense dans le pays, soutint contre les Prussiens un rude engagement à Bobenheim, puis intervint dans la lutte sanglante qui mit en péril la ville de Bade. Tandis que deux chefs polonais, Twinski et Mieroslawski, opéraient, l'un sur le Neckar, l'autre vers Strasbourg, il couvrit Carlsruhe, à la tête de toutes les troupes de l'insurrection. Il se battit encore, mais sans succès, à Durlach, à Mühlbourg et à Knielingen. Forcé de se retirer et de fuir sur la ligne du Danube, il dut songer à mettre en sûreté sa vie et celle de sa femme, qui, pendant toute la lutte, avait intrépidement combattu près de lui. Blenker se rendit alors en Suisse, qu'il se vit contraint de quitter vers la fin de l'année 1849, et il s'embarqua pour New-York. A son arrivée dans le nouveau monde, il acheta des terres et se fit fermier. Il ne fut pas heureux dans son exploitation agricole, et il revint à New-York, où il vécut d'une manière précaire. La guerre civile de 1861 le fit rentrer dans la seule carrière qui fût dans ses goûts. Il leva le 8^e régiment de volontaires de New-York et en fut nommé colonel. A la bataille de Bull's-Run (21 juillet 1861), alors que l'armée nordiste, saisie d'une terreur subite, fuyait dans toutes les directions, Blenker, qui commandait l'arrière-garde, soutint l'honneur du pavillon fédéral, et ses troupes, disposées en ligne de bataille, reculèrent en bon ordre et en opposant aux confédérés vainqueurs une contenance ferme, qui contrasta avec la panique du reste de l'armée. Cette belle conduite valut à Blenker le grade de brigadier général de volontaires et le commandement d'une division. Quand l'armée du Potomac fut organisée en corps sous le général Mac-Clellan, les troupes allemandes furent concentrées en une seule division de trois brigades, sous les ordres du général Blenker, et composèrent la 2^e division de 2^e corps d'armée, commandé par le général Sumner. Il fit ensuite partie du corps d'armée du général Frémont, qui opérait dans la Virginie occidentale, et assista à la bataille de Cross-Keys (8 juin 1862). Ses dissentiments avec le général Frémont lui avaient fait un ennemi de ce général. D'un autre côté, le peu de flexibilité de son caractère l'avait fait mal noter dans les bureaux de la guerre. Ces causes réunies ne lui permirent pas de garder longtemps son commandement. Peu après la bataille de Cross-Keys, il fut remplacé à la tête des Allemands par le général Sigel et appelé à Washington. Il quitta définitivement le service le 31 mars 1863, entra dans la vie privée et mourut bientôt après.

BLËNNE s. f. (blè-ne — du gr. *blenna*, mucus). Ichtyol. Nom spécifique de certains poissons, dont la peau, nue et sans écailles, laisse suinter une mucosité.

BLËNÉLYTRIE s. f. (blènn-né-li-tri — du gr. *blenna*, mucus ; *elytron*, gaine). Pathol. Catarrhe vaginal, écoulement de mucosités par le vagin.

BLËNENTÉRIE s. f. (blènn-nan-té-ri — du gr. *blenna*, mucus ; *enteron*, intestin). Pathol. Catarrhe des intestins.

BLËNNIE s. f. (blènn-ni — du gr. *blenna*, mucus, à cause des mucosités dont le corps de ces poissons est couvert). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, dont le corps est couvert de mucosités, et qui comprennent plus de trente espèces, dont quelques-unes, qui vivent sur nos côtes, sont connues sous le nom vulgaire et expressif de *baveuses* : La chair des BLËNNIES est blanche et tendre. (Valenciennes.)

— Ornith. *Blennie gallérise*, Alouette crétée.

BLËNNIOÏDE adj. (blènn-ni-o-i-de — de *blennie*, et du gr. *eidos*, aspect). Ichtyol. Qui ressemble à une blennie.

— s. m. pl. Famille de poissons ayant pour type le genre blennie. Sous-division de la famille des gobioides, ayant pour type le genre blennie. On dit aussi BLËNNIOÏDES.

BLËNNISTHIE s. f. (blènn-ni-stmi — du gr. *blenna*, mucus ; *isthmus*, pharynx). Pathol. Catarrhe du larynx et du pharynx.

BLËNNOCYSTITE s. f. (blènn-no-si-stite — du gr. *blenna*, mucus ; *kystis*, vessie). Pathol. Catarrhe chronique de la vessie.

BLËNNODERME s. m. (blènn-no-dèr-me — du gr. *blennos*, morveux ; *derma*, peau). Bot. Genre de plantes de la famille des onagrarées, tribu des épilobiées, qui paraît devoir être réuni au genre onagrace (*onothera*).

BLËNNOGÈNE adj. (blènn-no-jè-ne — du gr. *blenna*, mucus ; *gennao*, j'engendre). Méd. Qui engendre, produit des mucosités : *Glandes BLËNNOGÈNES*.

BLËNNIOÏDES s. m. pl. (blènn-no-i-de). Syn. de BLËNNIOÏDES.

BLËNNOPHTHALMIE s. f. (blènn-no-ftal-mi — du gr. *blenna*, mucus ; *ophthalmos*, oeil). Pathol. Nom générique de toutes les affections ou inflammations de l'œil, qui déterminent une émission de mucosités par la membrane palpébrale.

BLËNNOPHTHALMIQUE adj. (blènn-no-ftal-mi-ke — rad. *blennophthalmie*). Pathol. Qui appartient, qui a rapport à la blennophthalmie.

BLËNNOPYRIE s. f. (blènn-no-pi-ri — du gr. *blenna*, mucus ; *pyr*, feu). Pathol. Fièvre muqueuse.

BLËNNORIE s. f. blènn-no-ri — du gr. *blenna*, mucus). Bot. Genre de champignons gélatineux, comprenant une seule espèce qui vit sur les feuilles du buis.

BLËNNORINE s. f. (blènn-no-ri-ne — du gr. *blenna*, mucus). Groupe de lichens gélatineux, faisant partie du genre *verrucaire*.

BLËNNORRHAGIE s. f. (blènn-nor-ra-ji — du gr. *blenna*, mucus ; *rhègnumi*, je chasse dehors). Pathol. Écoulement produit par l'irritation des muqueuses des organes génito-urinaires, chez l'homme et chez la femme : *Quelques médecins ont vu dans l'usage de la bière une cause de BLËNNORRHAGIE*. (Chomel.)

— Encycl. Le mot *blennorrhagie*, adopté depuis Swédiaur dans le langage nosologique, n'exprime que l'idée restreinte d'un écoulement de mucus à la surface d'une membrane muqueuse quelconque ; mais l'usage a prévalu de regarder cette dénomination insuffisante, comme s'appliquant aux sécrétions inflammatoires et muco-purulentes des muqueuses génitales chez l'homme et chez la femme. La *blennorrhagie* répond donc à la *gonorrhée* des anciens auteurs, et prend aussi le nom de *blennorrhagie urétrale* ou *urétrite* chez l'homme, de *blennorrhagie uréthro-vaginale* ou *vaginite*, chez la femme. Dans le langage vulgaire, on emploie le mot *échauffement* pour désigner cette maladie à un degré léger, et le mot *chaudepisse* indique encore la *blennorrhagie urétrale* et rappelle un des symptômes les plus saillants de cette affection, le sentiment de cuisson qui accompagne l'émission des urines ; les Allemands la désignent sous le nom de *trippier*, et les Anglais sous celui de *clap*, du vieux mot français *clapier*, en raison des mauvais lieux où cette affection est habituellement contractée. La maladie dont nous allons faire connaître les principaux éléments a, de tout temps, été l'objet de confusions regrettables dans la partie la plus éclairée du public ; tantôt on a attaché une importance exagérée aux conséquences de l'affection blennorrhagique, tantôt, au contraire, la négligence la plus déplorable préside aux rapports sexuels, cause ordinaire de cet état morbide. D'après une statistique, peut-être exagérée, du docteur Lisfranc, dans une grande ville comme Paris, sur cent personnes adultes, quatre-vingt-dix-neuf ont eu, ont, ou auront une *blennorrhagie* ; s'il est vrai que ce chiffre ne soit pas fort éloigné de la vérité, on voit de quelle importance est de se faire une idée nette d'une affection aussi communément répandue, véritable épée de Damoclès, toujours menaçante.

La *blennorrhagie* est aussi ancienne que l'homme, plus ancienne peut-être, puisque les animaux, créés avant l'homme, peuvent en être atteints. Le quinzième chapitre du Lévitique fait certainement allusion à cette maladie. « 2. Parlez aux enfants d'Israël et dites-leur : L'homme qui souffrira du *fluxum feminis* sera regardé comme impur. 4. Et vous jugerez qu'il est attaqué de ce mal, lorsqu'à chaque moment il s'amassera une humeur impure, qui s'attachera à sa chair. » Ces expressions, *fluxum feminis* ont été rendues dans quelques versions par le mot : *perte*, ce qui lui donnerait la signification de *spermatorrhée*, ou même simplement celle de pollution nocturne ou perte séminale involontaire, accident compatible avec la santé. Mais quelques autres traducteurs ont rendu *fluxum feminis* par *gonorrhée*, et ce mot, quoique ayant, au sens étymologique, la même acception que *spermatorrhée*, n'était pas moins, pour les anciens, synonyme de *blennorrhagie* ; ceux-ci croyaient, en effet, que le mucus blennorrhagique n'était autre chose que la liqueur séminale altérée. Il doit être hors de doute que le Lévitique a voulu désigner la maladie vénérienne ; car il ajoute, dans les versets suivants, que l'impureté du malade s'étend au lit sur lequel il couche, au siège sur lequel il s'assoit, à tous les objets qui sont à son usage et à toutes les personnes qu'il touche ou qui l'auront touché ; ces détails ne peuvent s'entendre que d'un mal contagieux ou reconnu tel, de la *blennorrhagie*, peut-être même de la syphilis. Hippocrate, Celse, Galien, Avicenne en ont fait mention dans tous leurs écrits, et Jean Hardan, qui vivait au xiv^e siècle, en a donné, sous le nom d'*arsure*, une description très-exacte. C'est surtout depuis le xiv^e siècle que cette maladie a été bien étudiée, mais avec des interprétations différentes relativement à son origine et à sa nature.

L'organisation, la forme et la structure des organes génito-urinaires n'étant pas les mêmes